

*Zola derrière le rideau de fer*. Sous la direction d'AURÉLIE BARJONET et KARL ZIEGER. Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, « Littératures », 2022. Un vol. de 208 p.

La complexité des études de réception étrangère tient en partie à l'hétérogénéité du matériau qui requiert des compétences dans des domaines divers, ainsi qu'une connaissance approfondie des cultures et des langues explorées. Les recherches récentes impliquant des aires de réception élargies – entre autres, Brigitte Sändig (éd.), *Camus im Osten. Zeugnisse der Wirkung Camus' in Zeiten politischer Teilung* [*Camus à l'Est. Témoignages de la réception de Camus à l'époque de la guerre froide*], Potsdam, Université de Potsdam, 2000, ainsi que les travaux d'Antoine Chalvin et de son équipe de chercheurs à l'Inalco – supposent non seulement de nouveaux outils théoriques et pratiques susceptibles de traiter un grand nombre de données hétérogènes, mais aussi la collaboration simultanée de chercheurs venant de langues et d'horizons différents.

*Zola derrière le rideau de fer*, ouvrage dirigé par Aurélie Barjonet et Karl Zieger, est exemplaire de ce type d'approche. Si l'étude envisage un ensemble géopolitique commun (sept démocraties populaires) qu'unit, en les séparant du monde occidental, le rideau de fer, et une époque commune – 1945-1990, soit quarante-cinq années de régime totalitaire sous la domination soviétique –, elle est construite sur la pluralité des perspectives de chercheurs autochtones et de spécialistes reconnus, ancrés successivement en URSS (« le naturaliste naturalisé » par Galyna Dranenko), en Pologne (« Une réception attendue », par Anna Kaczmarek-Wisniewska), en Tchécoslovaquie (Une double réception », par Katerina Drsková), en Hongrie (« Une réception sous le signe de Lukács ? » par Sándor Kálai), en Roumanie (« Une réception en trois temps » par Ioana Galleron), en Albanie (« Une réception communiste aux antipodes », par Tomorr Plangarica), en France, Marie Vrinat-Nikolov pour la Bulgarie (« Une réception à l'arrêt pendant douze ans ») et Aurélie Barjonet (Une réception personnifiée ») pour la RDA.

Les transferts littéraires étudient les transformations que subissent un auteur et une œuvre à chaque passage de frontière ou de culture par les opérations de sélection, de traduction et de commentaire. Il y a donc, en principe, autant de Zolas que de traductions dans les contextes de réception respectifs aux fonctionnalisations diverses. Ce constat est cependant mis à l'épreuve dans la situation de réception analysée ici : quand un auteur est traduit dans un « ensemble » géographique, politique et culturel brouillant les frontières internes à cet ensemble, il faut s'interroger sur la spécificité des enjeux collectifs et singuliers et leurs rapports dans cette macro-réception.

Sous la diversité des États existe une communauté de destin politique : à partir de 1945-1948, est actée l'appartenance des pays étudiés au bloc soviétique. Tous les domaines de la vie sociale et culturelle se « soviétisent » : un ensemble de valeurs communes, contre le cosmopolitisme et l'idéologie bourgeoise, sous la forme d'injonctions, de contraintes et de limites conditionnent le champ de réception, soumis à une censure rigoureuse, comme le montre la sélection « idéologique » des romans de Zola, passés au tamis du « réalisme socialiste ». La lecture de Zola observateur de la réalité est tributaire du débat marxiste, initié par Lukács, qui l'oppose au réalisme critique de Balzac. Par les tirages, les rééditions, les retraductions, *Germinal* l'emporte donc sans surprise dans les statistiques, ainsi que *La Fortune des Rougon*, *Le Ventre de Paris*, *La Débâcle*, *l'Argent*, *l'Assommoir*.

Zola, auteur d'un roman social engagé, défenseur des ouvriers, adversaire de la bourgeoisie dont il dénonce les vices et le culte de l'argent, jouit d'une grande estime pour son rôle dans l'affaire Dreyfus. Mais c'est un écrivain naturaliste, adepte du déterminisme familial et social, accusé de « dilettantisme scientifique », vilipendé pour ses descriptions du monde ouvrier « dégradé », ses héros négatifs, sa vision utopique de l'avenir, ses excès de

métaphores et de symboles. Comment relever le défi de cet oxymore et transformer l'écrivain occidental bourgeois naturaliste en un classique reconnu dont l'œuvre appartient à la culture socialiste ? Comment concilier la condamnation du naturalisme et le plaisir des lecteurs attesté par le nombre élevé des tirages, notamment en Hongrie et en Roumanie ?

C'est pourquoi les études juxtaposées montrent, dans leur ensemble, une sorte d'indécision discursive, signe d'une ambiguïté non résolue. Ainsi, en Hongrie, dépréciation et réévaluation alternent : si les tirages atteignent des chiffres impressionnants et s'il est considéré comme un écrivain « classique » mineur dont la méthode est critiquée, Zola est en revanche très apprécié du public. Cette dualité se retrouve en Roumanie dans l'expression de Ioana Galleron d'un Zola « incontournable et inconfortable ». La même tonalité est perceptible dans les discours d'escorte en Bulgarie lors de la reprise en 1960 des traductions de Zola interrompues en 1948 en pleine soviétisation de la société bulgare sous l'égide du théoricien idéologue Pavlov. En Roumanie, l'œuvre zolienne connaît trois étapes de réception : d'abord fortement marquée par l'idéologie jusqu'en 1968, puis sensible à la créativité de la langue, avant, dans les années 70, dans un mouvement isolationniste, de se replier sur la culture roumaine considérée d'égale valeur aux modèles étrangers mesurés désormais à ses propres références littéraires. En Albanie, Tomorr Plangarica parle d'une « réception communiste aux antipodes » : Zola est considéré comme l'un des plus grands écrivains français réalistes, valorisé contre Balzac, ayant introduit dans la littérature les thèmes du prolétariat et de la lutte des classes. La sélection des romans de Zola, réduite ici à cinq volumes, oriente la lecture par caviardage bibliographique et commentaires idéologiques restrictifs.

La publication des romans suit rarement la chronologie originale, certains ouvrages sont proscrits (Yves Chevrel évoque la disparition éditoriale révélatrice du volume *Travail* au socle fouriériste, après 1945), d'autres retardés, d'autres prudemment ignorés, ces stratégies de censure étant très efficaces. En RDA, la réception de Zola, incarnée par Rita Schober, exploite ce procédé : dans un climat défavorable au naturalisme, elle initie, pendant près de quarante ans, la retraduction, la médiation et la diffusion de l'œuvre complète de Zola au-delà du million d'exemplaires. Mais, bridée par l'influence de Lukács, elle procède à des aménagements dans la sélection et le différé des publications, conciliant son projet et les impératifs d'une critique dominante bien que progressivement affaiblie.

Il n'y a pas « d'année zéro » de la critique zolienne, et la vision marxiste de la littérature se greffe sur l'héritage des précédentes réceptions de Zola, certaines favorables au chantre du naturalisme, d'autres réticentes ou absentes. Au cœur des invariants idéologiques émergent donc des variables révélant la spécificité de chaque culture que ne dissout pas entièrement le politique. D'emblée, l'existence d'œuvres complètes permet de mesurer le degré d'implantation de Zola avant 1945. Aucune en albanais, ni en roumain, ni en tchèque (mais de nombreux titres des Rougon-Macquart dans ce pays entre 1910 et 1930), contre quatre en russe et en ukrainien entre 1904 et 1935, deux en allemand avant 1925, onze romans avant 1902 en Pologne.

Il n'est donc pas surprenant que les traductions reflètent les pratiques traductives antérieures, partant soit du français (Pologne, Bulgarie, Tchécoslovaquie), soit d'une langue intermédiaire (le russe pour les langues multiculturelles de l'URSS). Ni que Zola accède en URSS au titre de « naturaliste naturalisé » : s'il ne fait pas l'objet d'une consécration au même titre que Balzac, son naturalisme est interprété comme une étape transitoire vers le réalisme critique et social. Ni qu'en Tchécoslovaquie, de tradition francophile, Zola soit classé, après 1949, avec Balzac, Stendhal et Maupassant, parmi les classiques à tendance réaliste, et que les tirages de ses romans dépassent ceux de Balzac, alors qu'en Roumanie, la supériorité de Balzac est écrasante par le nombre de titres et de tirages (dans les limites de l'article de Ioana Galleron). En Pologne, Zola, d'abord banni pour son naturalisme, retrouve la reconnaissance d'autrefois par le biais de l'adoubement socialiste. En Bulgarie, Zola se situe

derrière Maupassant mais devant Balzac, et en Albanie, l'auteur des luttes sociales et des valeurs du prolétariat occupe une place privilégiée mais réductrice.

L'apport de ce travail collectif est indéniable : outre les nombreux tableaux comparatifs à valeur illustrative et démonstrative qui jalonnent l'ouvrage, les sources bibliographiques précieuses, les contextes encore inexplorés (la Bulgarie, l'Albanie), la juxtaposition chorale restitue le particulier au sein du collectif. L'introduction annonce la figure essentielle de cette réception diffractée, l'ambiguïté et l'oxymore. En écho, le propos de clôture d'Yves Chevrel, sous le titre « Zola : une œuvre résiliente », déroule les grandes étapes de la réception de l'auteur avant que ne tombe le « rideau de fer », et répertorie les formes de censure directe et indirecte déployées après 1945, marques d'une réception à la fois choisie et contrainte. Ces deux textes « d'encerclement » renforcent l'intérêt de cette importante contribution aux études de réception élargies : du point de vue de la méthode, ces temps de réflexion surplombent les analyses juxtaposées, débusquent les processus spécifiques de manipulation dans un contexte censurant de dictature, écrivant ainsi une nouvelle page de l'Histoire des traductions *in progress*, comme les questionnements d'Aurélié Barjonet, Karl Zieger et Yves Chevrel le laissent entendre dans leurs propos liminaires.

DANIELLE RISTERUCCI-ROUDNICKY